

Pierre Chatillon

## L'Affût

L'oeil crevé, criblé de plombs, le canard battit faiblement l'eau de son aile cassée puis s'immobilisa.

L'homme émergea de sa cachette de branchages. Il chassait depuis plus de cinquante ans. Il ratait rarement son coup. Transi, il s'avança jusqu'à mi-cuisses coupant avec ses hautes bottes luisantes les vaguelettes retroussées par le vent du nord. Il attrapa l'oiseau par les pattes et revint vers son affût.

Depuis plus de cinquante ans, chaque automne, il construisait au bord du fleuve un abri comme celui-ci. Toujours de la même façon: quatre poteaux fichés dans la glaise, là où les flots viennent mourir, de la broche, des rameaux de cèdre. Il s'y embusquait, à l'aube ou au couchant, assis sur le bout de planche clouée en angle qui lui servait de banc, pipe aux dents, bouteille de gin dans la poche, fusil au poing.

Il aimait tout cela: le ciel, l'eau, le vent, les goélands, les roseaux roussis et même ces torsades de joncs et d'algues arrachés du fond, repoussées sur la grève par les vagues, déroulées comme la chevelure d'une géante. Ça pouvait ressembler aussi à des tentacules sans fin, à des serpents de mer morts. Des serpents de mer à la peau grise, séchée par l'air, mais qui crevait lorsqu'on y posait le pied, révélant le jus vert de leurs entrailles remplies d'herbes marines pourries, de petites mouches, du grouillement répugnant des charognes. Mais au soleil, on pouvait plutôt croire, oui, à d'étranges cheveux de femme. «C'est comme la vie, marmonnait l'homme, faut pas trop fouiller, faut pas trop creuser.»